...L.

Chronique de la Nouvelle-Orléans.

PAR
MANUEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

DEUXIÈME PARTIE.

A VEL. ROI, VEL. SECRÉTAIRE.

— 1857 —

III.

LE FAVORI DU ROI

(Suite.)

— Encore une espérance évanouie, dit-elle; moi qui avais fait préparer le souper dans le délicieux salon bleu.

— Ce ne serait pas prudent, mon Ana, ce nous épie..... nous avons beaucoup d'ennemis.... moi, à cause de la faveur du roi, vous, à cause de votre beauté et de votre position; car notre roide cet vous a pour ses imbécile d'Escobedo, qui a la manie de défendre l'honneur posthume de Ruy Gomez de Silva, de cet homme qui ne juge pas convenable de le défendre ou du moins de le conserver pendant sa vie. Oh! chère Ana, quelle chose calamiteuse et épouvantable qu'un sot, quand, par malheur, il a surpris un secret..... et nous apprend être imprudents..... bien imprudents!

Les yeux de la dame brillèrent, et cette flamme, comme savent qu'elle le devinait les lecteurs qui connaissent l'histoire de Philippe II, n'était autre que donna Ana de Mendoza y de la Cerda, fille du duc de Mediina et épouse veuve d'Eboli, et ces yeux se fixèrent avec une sombre expression sur ceux du senor Antonio Peres, secrétaire du roi, qui n'osait mettre que son interlocuteur.

Ce regard disait clairement :

— Tue-le!

— Oui..... c'est indispensable... il mourra! dit Peres.

— Mais..... c'est indispensable... il mourra! dit Peres..... mais agissons prudemment.... Le roi se montre, à ce moment, cravoré mal, plus complaisant et plus communicatif que de coutume; il me cherche, il adopte mes opinions, il me flatte presque, ajouta le secrétaire d'Etat d'un ton fatidique, et j'ai beau compter sur mes ressources, sur le secoin qu'il a de moi, car Zayas n'est qu'un homme vulgaire... je ne puis m'empêcher de trembler..... Oui, il faut qu'Escobedo meure..... mais que la mort vienne du ciel. Il faut une tempête..... ou bien! je le ferai naître cette tempête..... Il tombera..... oui..... il tombera.

— Chut!-ce ce soir? dit la princesse avec un accent doux et insinuant, pour changer la conversation.

— Ce soir..... c'est impossible..... il vient.....

— Escobedo! dit avec détail, la princesse; ne suis-je pas une maîtresse parfaite? Mais, mais, mais, mais autre chose qu'un valet du prince d'Eboli, prétendu pour lui, sorti de sa sphère, mais dépouillé de sa définitive je ne suis forcée de n'en souffrir.

— Ce n'est pas de l'Escobedo que je parle, dit aussi..... mais d'Antonio Peres.

— Je vous ai pris pour Escobedo que je parle, dit la princesse frémit et se tut.

— Ahem, dit-elle au bout d'un moment, avec cette vivacité d'une femme capricieuse contrariée..... pourquoi êtes-vous venu ici?

— J'ai reçu cette lettre d'Andalousie, et mon majordome en a reçu une aussi.

— Ah oui, répliqua la princesse, nous avons tous reçu des lettres, tout le monde nous croit omnipotents auprès du roi.

— Nous croit!..... Ca mot, qui unit nos influences, m'effraie, donna Ana. Avez-vous donc oublié que le roi Philippe II est un loup dévorant, qu'en peut comptant user de son autorité, mais qu'il serait dangereux d'en abuser?

— Vous êtes bien pessimiste aujourd'hui, répliqua nigrement donna Ana, et puisque ce sont les affaires qui vous amènent, voyons ces affaires et finissons-vous.

— Voici, dit Peres en montrant une des lettres; on me demande une compagnie de cavalerie, un corps et deux lieutenants de Grenade, pour un certain Don Juan, Mendoza, auquel on vient de rendre ses honneurs perdus par le Haut-Office en vertu d'une cédule de pardon signée du roi et de la foi; de plus, on sollicite pour la même personne le régiment de son père, don Guilem de Mendoza, dans la ville et cour de Madrid.

— Vous si vous pouvez accorder cette compagnie..... Est-ce tout? dit donna Ana.

— Dans cette autre lettre adressée à mon majordome Diego Martinez, on lui offre six mille écus pour son intervention auprès de moi.

— Accepte ou refuses répondit sèchement la princesse.

— Je les accepterai, répliqua négligemment Peres..... Et vous, vous pour recevoir, il faut donner, et je l'ai déjà dit, le roi est trop bien disposé en ma faveur pour que j'osa ne demander une faveur ou lui soumettre une requête.

— Ah! s'écria la princesse.

— Il faut cependant que le roi signe ces commissions, qui sont déjà contresignées par moi, dit Peres, en tirant des papiers de son portefeuille.

— Ce qui équivaut à dire au roi que je suis votre intermédiaire? dit.

— Non pas, mais que vous profitez de ma position; le roi doit croire que c'est vous qui m'avez fait contresigner ces commissions.

La princesse prit les papiers et les jeta sur un siège d'un air d'ennui.

Le secrétaire d'Etat se leva et voulut prendre à la princesse une main, qu'elle retira.

— Tout bien considéré, si vous êtes venu pour affaires, dit la princesse d'Eboli, je vous ai pas que vous partiez..... et vous ne partirez pas.

— C'est que le roi va venir.

— Bah! la nuit est obscure et pluvieuse, il ne viendra pas.

— J'ai vu Santoyo, armé de pied en cape dans son antichambre.

— Ah!

— Ce qui veut dire que Santoyo attendait le roi pour l'accompagner, et que s'il vient, c'est d'après une désondation d'Escobedo.

— Eh bien!..... qu'il vienne, pensa-t-elle..... Peut-être ne sont pas un mystère..... Je crois fort que d'Eboli, ennuier et de souffrir..... et si l'on me pousse à bout, je fairai pu vivre avec vous.

Peres frémit.

— Ce serait jeter ma vie par la fenêtre!

— Vous n'osez pas le faire!

— Non pas..... mais je mesure l'étendue du danger.

— Eh bien!..... faites à votre guise, mais si vous prêtez votre oreille à mes affaires comme j'ai prêté les miennes aux vôtres, Don Juan d'Autriche n'écrit de Namur pour me prier d'user le plus tôt possible de mon influence auprès du roi pour faire obtenir à son secrétaire, Juan Escobedo, l'autorisation de faire construire un fort sur la montagne de Mogro, à Santander, et de lui en confier le commandement.

— Cet homme se livre à nous.

— Bref, pour qu'il sollicite le commandement d'un château fort?

— Souvenez-vous que le rêve actuel de don Juan est de devenir roi d'Angleterre.

— Ceci regarde la reine Isabelle et le Pape.

— Eh bien! une fois le rêve réalisé, une fois roi d'Angleterre, ce fort de la montagne de Mogro, lui qui équivaut à la position de Portde Santander, lui ouvrira toute grande une porte pour s'emparer de l'Espagne.

— Ah! s'écria la princesse, du ton d'une personne qui pressentait un rayon de lumière au milieu de profondes ténèbres.

— Gardez cette lettre..... gardez-la précieusement; elle suffit pour attirer la foudre sur la tête de cet homme.

— Mais, mon Antonio, dit la princesse en serrant la lettre et regardant tendrement Peres, vous restez ici, n'est-ce pas?

— Le secrétaire du roi secoua tristement la tête et s'apprêta sur l'estrade. Les derniers nuages qui restaient sur le front de la princesse disparurent.

— Oh! est Escobedo me fatigue cruellement, dit-elle à Peres; je veux en rire quelquefois, mais le plus souvent je le hait..... et puisqu'il est ces vous aux mêmes.

Antonio Peres regardait avec admiration l'orgueilleuse princesse, oublieuse de tout quand il ne s'agissait pas de son amour.

— Ah! l'oublieuse, dit-elle, oublieuse de ses caprices..... Savez-vous que vous avez le diable pour voisin?..... Oui, le diable! continua-t-elle, répondant à l'air étonné de Peres..... le diable, à ce que disent les voisins de la rue de la Luna..... Je ne vous avais pas dit non plus qu'il y a environ un mois, un homme, grand, sec et tout vêtu de noir, fort, sonore, d'être obligé de vous dire que vous ne pouvez plus continuer à vous dire que vir de la porte qui donne sur la rue de la Antonia.

— Et quel était cet homme? demanda Peres.

— Je ne saurais, un domestique, un majordome, enfin je ne sais qu'en quel appartenant à mon cadet don Guillen, ancien l'inquisition avait confisqué ses biens et qui vient de prononcer en leur nom.

— Qu'est équivaut à dire au roi que je suis votre intermédiaire? dit.

— Non pas, mais que vous profitez de ma position; le roi doit croire que c'est vous qui m'avez fait contresigner ces commissions.

La princesse prit les papiers et les jeta sur un siège d'un air d'ennui.

Le secrétaire d'Etat se leva et voulut prendre à la princesse une main, qu'elle retira.

— Tout bien considéré, si vous êtes venu pour affaires, dit la princesse d'Eboli, je ne vous pas que vous partiez..... et vous ne partirez pas.

— C'est que le roi va venir.

— Bah! la nuit est obscure et pluvieuse, il ne viendra pas.

— J'ai vu Santoyo, armé de pied en cape dans son antichambre.

— Ah!

— Ce qui veut dire que Santoyo attendait le roi pour l'accompagner, et que s'il vient, c'est d'après une désondation d'Escobedo.

— Eh bien!..... qu'il vienne, pensa-t-elle..... Peut-être ne sont pas un mystère..... Je crois fort que d'Eboli, ennuier et de souffrir..... et si l'on me pousse à bout, je fairai pu vivre avec vous.

Peres frémit.

— Ce serait jeter ma vie par la fenêtre!

— Vous n'osez pas le faire!

— Non pas..... mais je mesure l'étendue du danger.

— Eh bien!..... faites à votre guise, mais si vous prêtez votre oreille à mes affaires comme j'ai prêté les miennes aux vôtres, Don Juan d'Autriche n'écrit de Namur pour me prier d'user le plus tôt possible de mon influence auprès du roi pour faire obtenir à son secrétaire, Juan Escobedo, l'autorisation de faire construire un fort sur la montagne de Mogro, à Santander, et de lui en confier le commandement.

— Cet homme se livre à nous.

— Bref, pour qu'il sollicite le commandement d'un château fort?

— Souvenez-vous que le rêve actuel de don Juan est de devenir roi d'Angleterre.

— Ceci regarde la reine Isabelle et le Pape.

— Eh bien! une fois le rêve réalisé, une fois roi d'Angleterre, ce fort de la montagne de Mogro, lui qui équivaut à la position de Portde Santander, lui ouvrira toute grande une porte pour s'emparer de l'Espagne.

— Ah! s'écria la princesse, du ton d'une personne qui pressentait un rayon de lumière au milieu de profondes ténèbres.

— Gardez cette lettre..... gardez-la précieusement; elle suffit pour attirer la foudre sur la tête de cet homme.

— Mais, mon Antonio, dit la princesse en serrant la lettre et regardant tendrement Peres, vous restez ici, n'est-ce pas?

— Le secrétaire du roi secoua tristement la tête et s'apprêta sur l'estrade. Les derniers nuages qui restaient sur le front de la princesse disparurent.

— Oh! est Escobedo me fatigue cruellement, dit-elle à Peres; je veux en rire quelquefois, mais le plus souvent je le hait..... et puisqu'il est ces vous aux mêmes.

Antonio Peres regardait avec admiration l'orgueilleuse princesse, oublieuse de tout quand il ne s'agissait pas de son amour.

— Ah! l'oublieuse, dit-elle, oublieuse de ses caprices..... Savez-vous que vous avez le diable pour voisin?..... Oui, le diable! continua-t-elle, répondant à l'air étonné de Peres..... le diable, à ce que disent les voisins de la rue de la Luna..... Je ne vous avais pas dit non plus qu'il y a environ un mois, un homme, grand, sec et tout vêtu de noir, fort, sonore, d'être obligé de vous dire que vous ne pouvez plus continuer à vous dire que vir de la porte qui donne sur la rue de la Antonia.

— Et quel était cet homme? demanda Peres.

— Je ne saurais, un domestique, un majordome, enfin je ne sais qu'en quel appartenant à mon cadet don Guillen, ancien l'inquisition avait confisqué ses biens et qui vient de prononcer en leur nom.

— Qu'est équivaut à dire au roi que je suis votre intermédiaire? dit.

— Non pas, mais que vous profitez de ma position; le roi doit croire que c'est vous qui m'avez fait contresigner ces commissions.

— Chut..... chut.

— Si bien exact, qu'il n'y avait pas moyen de le nier; les papiers de mon cadet étaient en règle. Il n'y avait pas d'autre moyen que de renoncer à l'inquisition général, don Gaspar de Quiroga.

Antonio Peres s'émut à ce point que le prince s'en aperçut.

— Eh! qu'importe! dit-elle, tout vous s'fraye depuis quelque temps. L'archevêque de Tolède est votre ami, et à moins de le servir, personne ne dirait qu'il est grand inquisiteur; il est d'un caractère affable et gai..... C'est ce qu'on peut appeler un bonhomme.

— Ah